

Libretto

LE FLEUVE GUILLOTINE

ANTOINE DE MEAUX

LE FLEUVE
GUILLOTINE

roman

Libretto

Édition revue et corrigée par l'auteur.

© Libella, Paris, 2015.

Atlas de fin de volume dessiné par Gérard Dubois.

ISBN : 978-2-36914-385-7

Né en 1972, Antoine de Meaux a débuté en littérature en publiant *L'Ultime Désert* (Phébus, 2004, réédition Libretto, 2015). Entre récit de voyage et biographie, cet essai très personnel s'efforçait de recenser les décombres de la vie d'un jeune homme de vingt-six ans, Michel Vieuchange, mort d'épuisement en 1930 au retour d'un voyage à Smara, ville située au cœur du Sahara occidental, et dont l'existence même était incertaine.

Dix ans plus tard, il publie un roman, *Le Fleuve guillotine*, qui se donne pour défi de revisiter l'une des périodes les plus tourmentées de notre histoire, la Révolution, à travers l'un de ses angles morts : le soulèvement de Lyon et de sa région contre la Convention, à l'été 1793.

Également réalisateur, Antoine de Meaux a signé de nombreux films documentaires pour la télévision (*Patrick Modiano, Le Procès Céline, À la recherche de Michel Vieuchange*, etc.). Il appartient au comité éditorial de la revue *Nunc*.

D.A. de M.
C.S.E. de M.
In memoriam

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DE PIERREBELLE

Charles Desrivères, conseiller au parlement, anobli par charge de secrétaire du roi (1698-1756)

Catherine Puy (1702-1767)

La présidente de Pierrebelle, née Rosalie Conche d'Épinat (1733)

Le président des Rivières de Pierrebelle (1728-1788)

Anne-César, vicomte de La Fouillouse (1735)

Laure (1763-1788)

Marie (1762-1783)

Louis, marquis du Torbeil, ancien militaire (1740)

Jean (1770)

Charles (1771)

Barthélémy, prêtre (1772)

Camille (1773)

Sophie de R., comtesse de Pale (1766)

Balthazar-Henri, comte de Pale (1764)

Marie de Pale (1786)

I

Les chevaliers du poignard

Avant de pénétrer dans l'enceinte, Louis du Torbeil avait quitté le logement qu'il louait, du côté de l'Abbaye-au-Bois, puis s'était mêlé à la foule des flâneurs descendant vers la Seine. À quoi identifiait-on les ci-devant, gens de cour, d'épée ou de robe, anciens officiers du roi? La noblesse se lit-elle sur les corps? Sur les visages? Faut-il dissimuler ses mains, la courbure des mollets? Dans l'air, des effluves de tilleul flottaient, se mêlant aux relents qui montaient du fleuve. Malgré le fracas des sabots des gendarmes à cheval, sur la grande place du Louvre, une sorte d'apaisement régnait. Le ciel était sans nuages. Les factionnaires, dans les cours, essayaient d'apercevoir des étoiles filantes. De l'autre côté des Tuileries, l'accès au jardin avait été fermé au peuple; ces derniers temps, des inconnus étaient venus pousser la scie hargneuse jusque sous les fenêtres :

*Nous te traiterons gros Louis, Biribi
À la façon de Barbari, mon ami...*

En revanche, la terrasse des Feuillants, de plain-pied avec l'Assemblée, ne désemplissait pas pendant le jour et une partie de la nuit. Au-delà du frêle ruban tricolore qui marquait la frontière de cette esplanade, on se montrait « Coblentz », autrement dit le repaire des ennemis de la nation. Des rires

fusaient entre les lazzis. En direction des gardes du Château, c'était devenu un jeu de faire le geste : un doigt tendu qui glissait lentement sur le cou, juste au-dessus de la pomme du citoyen Adam.

Comme s'il avait voulu retrouver la gangue originelle, Louis du Torbeil s'était vêtu d'un habit couleur d'argile. Au fond de ses basques, deux pistolets d'arçon lui pesaient, armes dérisoires. En ces heures de jugement, à quel arsenal mystérieux pouvait-on se fier ? Il était âgé de cinquante-deux ans, mais c'était avec l'impatience d'un jeune homme qu'il avait franchi les guichets. En arrivant au Château, il avait présenté aux factionnaires la carte bleue – bleu roi ! – sur laquelle on lisait *Entrée des appartemens* en caractères noirs. On laissait passer, malgré les mines d'enterrement des gardes nationaux. Il se demandait s'il avait eu raison de laisser Charles et Jean l'accompagner. La jeunesse est si imprudente ! Au milieu de ce chaos, il n'était pas sûr que ses beaux-frères parviennent à s'y retrouver. Leur permettrait-on seulement d'entrer ? Louis du Torbeil se trouvait l'air fin, à chaperonner deux gamins qui avaient encore du lait sur le bout du nez. Encore n'étaient-ils qu'un échantillon de la portée : la présidente de Pierrebelle, son auguste belle-mère, avait donné le jour à six enfants. Pas moins. Elle ne se privait pas de le répéter à son gendre préféré, qui était sans descendance : il n'avait pas d'héritier, tout marquis du Torbeil et cordon rouge qu'il fut.

Après le vestibule, le nouveau venu avait grimpé les marches pour se rendre chez le roi. Gardes nationaux, Suisses, il y avait des soldats partout. Dans l'escalier, du Torbeil avait reconnu Louis-François Perrin de Précý, un solide hobereau du Charolais qu'il avait croisé à Lyon, quelques années plus tôt. Petit et sec, la peau basanée, les cheveux frisés, déjà grisonnants, Précý l'avait salué d'un air entendu : « Si le marquis du

Torbeil est avec nous, la Révolution est foutue ! Comme la grenouille de la fable ! » Entre les hauts murs de la salle des gardes, dont les fenêtres donnaient à la fois sur la cour et sur le jardin, une foule de gardes nationaux se préparaient pour la nuit. Assis à même le parquet, ils déballaient des tranches de pain, des saucissons. Certains avaient mis leurs baïonnettes en faisceaux. Du Torbeil jeta un œil au plafond : au centre, quelques personnages ailés manipulaient des attributs glorieux, corne d'abondance ou trompette de la renommée. Les essaims d'angelots distribuaient leurs palmes. Louis revoyait des fantômes, surgis des années lointaines : Voltaire, à deux pas, dans le théâtre qui se trouvait à l'intérieur du palais, la peau sur les os, les yeux comme des charbons ardents. Le vieux poète était arrivé au bras de sa nièce et le public l'avait acclamé, lui là-haut, dans sa loge, avant-goût de l'Olympe, eux serrés dans le parterre ; puis on avait couronné son buste sur la scène, en déclamant des vers. Le duc de Chartres était présent, et le comte d'Artois. Une belle salle. Le vieillard pleurait, ricanait, pleurait, et le flot de ses larmes excitait cette foule amoureuse. Il était mort peu après. Un autre jour, du Torbeil avait rendu visite à l'un de ses parents que sa charge obligeait à loger aux Tuileries. Il avait été frappé par le désordre de caravansérail qui régnait dans ce palais délaissé par les rois : fausses cloisons fabriquées avec d'anciens décors, trous de poêle d'où s'échappait une fumée noire, linges emmêlés des acteurs, des grands seigneurs et des Suisses, pendus à de longues cordelettes. On se serait cru dans ces vues de Rome où l'on aperçoit des gueux dépenaillés, nichant au milieu des ruines. Depuis trois ans, la fête était terminée. Les femmes de Paris s'étaient rendues à Versailles pour reprendre la famille royale, et l'avaient installée au cœur de la ville. Le caravansérail avait disparu. Côté Seine, le pavillon de Flore, où était installée Mme Élisabeth ; côté Saint-Honoré, le pavillon de Marsan, et, entre les deux, le pavillon de l'Horloge. Temple

du temps qui fuit. Nul n'aurait su dire quand le mécanisme s'était enrayé. On était en mer maintenant, sur l'océan des révolutions, et le navire amiral craquait de toutes parts. Les naufrageurs arrimaient leurs grappins, et le Manège non loin de là, la chambre close où fermentaient les députés qui se voulaient la France, faisait figure d'avant-poste, ou de mine.

D'un œil exercé, du Torbeil évaluait la position. Les officiers n'avaient pas seulement posté leurs grands soudards rouges aux emplacements réglementaires. Ils les avaient éparpillés dans tous les coins, par petits groupes, sur les marches, sur le palier, autour de leur drapeau. Côté Seine, on craignait une attaque par le vieux Louvre, la galerie d'Apollon, ou par le pavillon de l'Infante. M. de Salis, aide-major, avait ordonné que l'on pratiquât un retranchement. Armés de pieds-de-biche, des fantassins étaient venus faire sauter le plancher jusqu'à la voûte des guichets du Carrousel. Trente hommes s'y tenaient épaule contre épaule, vaillants soldats de plomb derrière un fatras de madriers, scrutant le vide où l'on avait prévu d'installer le Musée national. Quantité n'étant pas toujours qualité, il avait été décidé que l'on mettrait en place des postes mixtes. Suisses et gardes nationaux ensemble. Mercenaires et citoyens mélangés. La Cour n'ignorait pas que l'attitude des gardes nationaux allait être déterminante. Or, selon les sections, les sentiments divergeaient. Les plus chauds partisans du roi, hélas, n'étaient le plus souvent que des bourgeois qui n'imaginaient pas d'offrir leurs tripes ou leur tête aux sabres des sans-culottes. Aussi les officiers suisses se voulaient-ils rassurants. On se dirigeait vers un nouveau 20 Juin, ça allait gueuler sous les plafonds dorés, cracher, pisser, roter, bousculer, déposer sa pétition, et puis ça repartirait en direction des abysses, ne laissant derrière soi qu'un varech de bonnets phrygiens, un bois roulé de piques. Dans ces situations-là, mieux vaut ne pas résister au courant : plu-

tôt l'accompagner, en épouser le flux, puis le reflux. Les neuf cents Suisses et leurs quarante-cinq officiers, assurait-on, n'en feraient pas plus que les gardes nationaux.

Appuyé contre le mur, du Torbeil vérifiait ses pistolets. Les chiens, lorsqu'il les enclenchait, laissaient entendre un claquement familial qui rassurait. En bas, les bataillons de la garde nationale finissaient de prendre leurs postes. Le gros des troupes était positionné dans le palais des Tuileries. Un détachement tenait le Pont-Tournant, qui fermait le jardin vers l'ouest, en direction des Champs-Élysées. La garde disposait de onze canons, pas un de plus : trois dans la cour Royale, face à la porte, les autres répartis entre la cour des Suisses, la cour de Marsan, la cour des Princes, le pont Royal, la porte du Manège et le Pont-Tournant. Avec leurs mains rugueuses, les canonniers étaient taillés dans un autre bois que les fusiliers bourgeois, disciples de La Fayette. C'étaient des ouvriers, enduits de graisse et de suie, qui n'avaient pas peur de porter les boulets. Leurs visages fermés n'étaient pas de bon augure.

Et puis, dans la pénombre, il y avait ces hommes-là. Ils se tenaient dans cette salle qu'on appelait l'Œil-de-Bœuf, à cause de la baie arrondie qui s'ouvrait au-dessus de l'immense vestibule, et qui servait d'antichambre aux appartements. À leur évocation, les canonniers de la garde nationale crachaient par terre. Du Torbeil en compta peut-être deux cents, arrivés par petits groupes. Ils se dirigeaient vers le bureau du vieux maréchal de Mailly, sans que nul n'ait besoin de leur indiquer le chemin. En entrant, outre l'octogénaire, ils saluaient ce petit homme sec arrivé le mois précédent, âgé d'environ cinquante-cinq ans, dont du Torbeil ne se rappelait point le nom. Où s'étaient-ils croisés dans le passé ? En Amérique ? Le petit homme faisait très peu de gestes. Son visage était lisse, bruni

par le vent des batailles. Au revers de son habit, il arborait lui aussi le cordon rouge – la croix de Saint-Louis. Les portes qui donnaient sur la salle des gardes étaient fracassées. Des hauts panneaux de boiserie, il ne restait qu'une épave, pendue sur ses gonds. L'émeute du 20 Juin était passée par-là. Ce jour-là, le roi avait dû coiffer le bonnet phrygien. Il avait bu à la santé de la nation et tout était cul par-dessus tête. Dans un des miroirs, du Torbeil aperçut soudain sa propre image, à mi-corps. Ses tempes étaient devenues grises, mais grâce à la perruque on n'y voyait que du feu. La légende du portrait aurait pu être la suivante : « Louis, ci-devant marquis du Torbeil, ci-devant comte d'Écrats, ci-devant chevalier de Saint-Louis, ci-devant colonel en second du régiment de Gâtinais. » « Ci-devant » : c'était ainsi qu'on désignait ceux qui avaient été quelque chose et qui n'étaient plus rien. Du Torbeil ne voyait plus qu'un homme couleur d'argile, avec deux pistolets sous ses basques.

Au premier étage, Louis XVI ne bougeait pas de son cabinet. On disait qu'il s'était enfermé avec la reine et les ministres. Près de Du Torbeil, les conversations allaient bon train. Et s'il était encore temps ? Si l'on abandonnait Paris, pour filer à l'anglaise et sous escorte suisse, par les Champs-Élysées puis Pontoise ? Attention ! les espions ne manquent pas. Ce ne serait pas si difficile de s'enfuir. À croire que Satan s'en était mêlé, la dernière fois, à Varennes. Le diable ? Voire. Chapelier et le duc de Liancourt à Rouen, avec les fidèles de Salis-Samade, Duport et La Fayette à Amiens avec son armée. Pensez-vous, La Fayette, le héros des deux mondes ! Depuis la charge du Champ-de-Mars, un an plus tôt, Paris le haïssait. Lors de sa dernière apparition, juste après le 20 Juin, il était tombé de haut. Quant à la Cour, elle détestait ces gentilshommes inconséquents qui avaient allumé l'incendie sans savoir s'ils pourraient seulement verser un verre d'eau

pour tenter de le maîtriser. La guerre d'Amérique! C'était bien joli, cela. La belle liberté de M. Benjamin Franklin! Du Torbeil se taisait, mais il avait bien connu ce bougre de La Fayette, à Rhode Island. On était le jeudi 9 août 1792. Il était onze heures du soir.

Du Torbeil cherchait du regard ses beaux-frères Pierre-belle et ne les trouvait pas. Il avait l'impression d'être le seul Forézien. Malgré les propos rassurants des officiers, il était sûr que ce serait pour le lendemain. On ne laissait plus entrer personne. Un jeune Poitevin expliquait que des parents à lui s'étaient fait piéger. Ils n'avaient pu rejoindre le Château. À cette heure, Charles et Jean devaient longer les grilles, en civil parmi les poissardes et les piqueux attirés par le sang. Autour de Du Torbeil, tous les âges étaient représentés, du page de quatorze ans au septuagénaire. Aucun n'était en uniforme. Il n'y avait plus d'uniforme. Les uns avaient enfilé des vestes de campagne légères, les autres des habits du commun, un simple costume de voyage. Celui-là, vêtu de taffetas noir, avait glissé une paire de pistolets dans le foulard de soie blanche qui lui servait de ceinture. Le Château manquait d'armes et de munitions. De peur d'être accusé de « guerre civile », le roi n'avait pas voulu puiser dans ses armureries. Il avait fallu s'équiper en catastrophe, avec ce qui tombait sous la main : espingoles d'Italie, pistolets d'arçon, antiques flamberges tout juste décrochées du mur, couteaux de chasse avec lesquels, dans une autre vie, de nobles veneurs avaient fouaillé des poitrails de cerfs, épieux de vautrait, gourdins, sabres courts pour le corps à corps. D'autres brandissaient comme des massues ce qu'ils avaient pu glaner, des pilons, des flambeaux, ou bien leur canne. Un maréchal de camp à la trogne fleurie se tourna vers Louis du Torbeil : « Une bonne pelle, mon ami, cela vaut toutes les baïonnettes du monde ! », mais la sienne était une pelle à feu qu'il agitait comme un bâton de

commandement. Beaucoup avaient servi sous le duc de Brisac, dans la garde constitutionnelle du roi, dissoute après le 29 mai. Précy par exemple : il discutait justement avec Villers, ci-devant aide-major de la gendarmerie, ci-devant capitaine de la garde constitutionnelle. Tout le monde était ci-devant, dans cette assemblée. Du Torbeil avait croisé Précy à Lyon, dix ans plus tôt. Il y commandait les chasseurs des Vosges. « Alors, monsieur le comte ! » Cet autre qui le hélait, c'était Virieu, le « petit moineau » comme l'appelaient les tricoteuses. Il était en train de consoler un M. de Lamartine qui s'inquiétait pour sa femme enceinte. Louis du Torbeil connaissait Virieu depuis des années. Ancien député de la noblesse aux États généraux, ami de Mounier, partisan de la réunion des ordres en 89, monarchien comme lui. La Constitution et le maintien des prérogatives du roi ! Ils s'étaient rencontrés dans les ateliers de la loge de la Bienfaisance. « Le Philosophe inconnu », la construction du monde à venir ! Cet amoureux de la vertu avait eu le sentiment d'être dépassé par le cataclysme qu'il se reprochait d'avoir contribué à déclencher. Il était parti faire un petit tour du côté des princes. Après Varennes, tout le monde avait plié bagage. Lorsqu'on n'y était pas poussé par nécessité, on émigrerait parce que la mode l'exigeait. Dans les salons, ceux qui ne prenaient pas la direction des frontières étaient traités de lâches ou, pire, de mesquins, car on confisquait les biens des partants. Virieu avait fini par revenir. « Pour servir à quelque chose », disait-il. Beaucoup étaient rentrés dans la même journée. Maintenant, du Torbeil se souvenait du nom de l'homme à la croix de Saint-Louis : le baron de Viomesnil. Autour de lui, Castéja, Clermont d'Amboise, le maréchal de camp vicomte de Maillé, qui avait refusé le gouvernement de Saint-Domingue, ou encore le duc de Choiseul, qui avait failli mal finir, à Varennes.

Celui-là s'appelait Jean de Pierrebelle, mais il était connu de ses amis sous le nom de «chevalier de Pierrebelle». Âgé de vingt-deux ans, il avait le cheveu blond et le visage rond, la peau pâle, semée de taches de rousseur. Vêtu de velours, un foulard rouge autour du cou, un chapeau ciré à cocarde tricolore sur la tête, il ressemblait à un ébéniste en goguette, soucieux du salut de la patrie. Toute la soirée, il avait bu du vin dans un petit estaminet de la rue Saint-Honoré. À ceux qui le questionnaient, il répondait qu'il attendait son frère, ce qui était la vérité la plus stricte. Il ne craignait pas le regard des passants. Au milieu des assemblées les plus soupçonneuses, il avait toujours su passer inaperçu. Son frère Charles, en revanche, ne pouvait mettre le nez dehors sans être tiré à quatre épingles. C'est étrange comme une même éducation peut produire des résultats différents. Lui, Jean, avait acquis au collège cette façon de ne pas se faire remarquer, de glisser entre les gouttes. Il lui suffisait de rendre son visage impénétrable, avec un certain air de placidité. Après s'être servi de nouveau, Jean but à la santé d'une petite famille qui s'endormait doucement sur le banc d'à côté. Il leva aussi son verre en direction d'un homme qui buvait seul. À peine assis, il l'avait remarqué, tant son poil était noir et dru. Combien en avait-il passées, de soirées comme celle-ci, sous les étoiles ?

Le vin lui procurait un étourdissement délicieux. Sans cette poussière, sans le manque de pluie qui accentuait la pestilence des égouts, il se serait trouvé au paradis. Faudrait-il se battre, tout à l'heure? Quoiqu'on fût traditionnellement magistrat dans la famille, il avait toujours voulu servir comme soldat. Le roi avait encore ses Suisses, les bataillons fidèles de la garde nationale. N'importe, la promenade parisienne était une aventure à ne pas manquer. Pourquoi Charles tardait-il à venir? Il aurait sans doute mieux valu enfiler l'uniforme de garde national, afin de se fondre dans la foule. Charles n'avait pas été très clair sur ce point. Une fois réunis faudrait-il rejoindre le marquis, probablement déjà dans la place? Au milieu de ces réflexions, Jean de Pierrebelle sentit comme un froissement; c'était comme une touffe d'herbe, le long de la table, qui se dirigeait vers les restes de son dîner. Il tendit le pied, comme on marche sur un lièvre. D'un bond, le garçon fut devant lui: maigre et sale, vêtements rapiécés. Visage que mangeaient des yeux immenses.

– Tu as donc si faim?

L'enfant ne répondit pas.

– Hé, l'hôte, cria Jean. Apporte du poulet. On en veut, par ici.

Avec empressement, le gargotier dénicha un demi-poulet et un carafon. Lorsqu'il découvrit le petit gueux, son sourire se figea. Le gamin se jeta sur la nourriture.

– Doucement, garçon, doucement, tu vas te faire mal, dit Jean, poussant un verre de vin dans sa direction. À ta santé!

L'enfant le regardait avec ses grands yeux.

– Comment t'appelles-tu, garçon?

– Louis-Charles.

– Drôle de nom pour un voleur de poulet!

– C'est ma mère qui me l'a donné, monsieur. Je suis né

le même jour que Mgr le Dauphin – il se mit à rire : Euh, je veux dire, le fils Capet...

– Tu as donc des parents ?

– Ils sont morts quand j'étais petit. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours vécu dans la rue.

– Alors ce nom est tout ce que tu possèdes. Reprends du vin. Que vas-tu faire maintenant ?

L'enfant eut un sourire malicieux.

– Je ne sais trop, monsieur. Chercher des carcasses de poulet... Vous êtes gentil de me servir à dîner.

– Que veux-tu, dit en riant Jean de Pierrebelle, mon beau-frère s'appelle Louis, et mon frère s'appelle Charles, alors...

– Et vous, vous vous appelez comment, monsieur ?

– Jean.

– Eh bien, à la prochaine, monsieur le grand seigneur ! dit le gamin.

Il avait déjà filé au coin de la rue.

– Tu es sensible à la souffrance de l'humanité, citoyen. Je te félicite... Puis-je t'offrir à boire ?

C'était le solitaire de la table d'en face qui parlait, l'homme au poil noir et dru. Un verre à la main, il se rapprocha de Jean.

Sur le coup de minuit, ce fut le tocsin. On s'y attendait. Des affiches placardées la veille l'avaient annoncé. D'abord au loin, du côté des Enfants-Trouvés, de Saint-Paul, de Notre-Dame, du faubourg Saint-Marceau, et puis se rapprochant, section après section. La ville résonnait de toutes ses cloches. Des coups réguliers, qui semblaient réclamer la peste et l'incendie. Des coups enragés qui exigeaient le glas. On apercevait des ombres aller de porte en porte, comme les anges de la Bible, et cogner à coups légers. La ville obscure battait la générale : les combattants, qui se rassemblaient à même sa peau, la faisaient frémir. Le roi contre son sein ne pouvait dormir. Une bête immense comptait ses membres épars ; lentement, au fil des heures, deux colonnes s'agglutinaient. L'une à l'Hôtel de Ville, l'autre place du Théâtre-Français. La foule était armée, elle avait les clés des arsenaux. Depuis plusieurs jours, on avait distribué des cartouches à balle. Et la rumeur courait qu'un complot d'aristocrates était déjoué, que les patriotes avaient fait des prisonniers.

Le tocsin sonnait et Charles n'arrivait pas. Jean pestait d'avoir écouté cet homme qui lui avait assuré que l'attaque ne serait pas pour aujourd'hui. Était-il seulement, comme il le prétendait, garde du corps ? Cette barbe qu'il avait semblait bien peu réglementaire. Ce poil de bouc. Ils avaient

beaucoup bu. Jean s'en voulait d'avoir parlé de son frère, de ce rendez-vous. Il s'était endormi sur le banc. Au réveil, il était tout seul. Qui sait où se trouvait Charles, à cette heure? Inutile d'espérer seulement atteindre les grilles du Château. Maintenant, la rue Saint-Honoré était obstruée par une foule bourdonnante qui avait senti les prémices du massacre. Ces hommes et ces femmes, que leur renoncement au sommeil semblait blanchir, convergeaient vers le couvent des Feuillants. On apercevait au milieu d'eux une cohorte d'hommes en armes qui poussait des uniformes bleus de gardes nationaux devant elle, comme un troupeau de bœufs.

– C'est une fausse patrouille! expliqua une femme. Ce sont des cochons d'aristocrates qu'on conduit à la section! Ils avaient des espingoles!

Depuis quelque temps l'espingole, tromblon des brigands napolitains, passait pour l'accessoire indispensable du conjuré royaliste. Jean de Pierrebelle tendit le cou pour apercevoir les captifs. Leurs habits rutilants, les boutons d'acier qui luisaient, l'immaculé de leurs ventres de chevreuil contrastaient avec les oripeaux de leurs cerbères. En ces temps de canicule, les brandisseurs de piques ne portaient que des chemises échancrées, de courts pantalons rayés. Les têtes ruisselaient sous les bonnets rouges, enduisant les cheveux d'un empois poussiéreux. À force de jouer des coudes, Jean réussit à s'approcher de la porte de la section. Avant de passer le seuil, les suspects marquaient un temps d'arrêt. Ainsi Jean parvint-il à reconnaître son frère, tête nue, en uniforme de garde national. Charles avait les mains liées derrière le dos. Un coup de bâton le propulsa à l'intérieur.

Il était inutile d'espérer approcher avant l'aube. Jean se sentait faible. Le vin, qui lui avait d'abord donné de la force, lui cisailait les jambes.

Le marquis du Torbeil était assis sur une banquette, la tête appuyée contre le mur. Un coup de feu, parti d'on ne sait où, le tira brutalement de sa torpeur. Pas encore eux! Fausse alerte. On murmurait, à deux pas, d'une voix pressante: «Mandat, où est M. de Mandat? Le citoyen Mandat qui commandait la garde nationale?» Il a été appelé à l'Hôtel de Ville. À tous les coins du Château, sur les bancs, sur les matelas à même le sol, des défenseurs s'ébrouaient. La situation n'était pas bonne. Pendant la nuit, la municipalité avait changé. On chuchotait les noms de Huguenin, Tallien, tous jacobins. On évoquait rageusement les manœuvres du parti Orléans, mais personne n'était capable d'en raconter davantage. La grande salle s'agitait. Le maire de Paris, Pétion, harnaché de son écharpe tricolore, courait du roi aux bataillons, des bataillons au roi. L'atmosphère devenait lourde. Lorsque Pétion voulut descendre dans le jardin, quelques gardes nationaux fidèles à la Constitution – au roi – se mirent à le serrer de près. Et s'il s'avisait de jouer double jeu? Il faudrait bien qu'il assume ses responsabilités, qu'il fasse défendre le Château. N'avait-il pas donné ordre écrit au commandant de la garde nationale, Mandat, de repousser «la force par la force»? Justement, Mandat, convoqué par la nouvelle municipalité, n'était pas prêt de revenir... Le gentilhomme qui venait de parler affichait la mine grave de ceux qui jubilent

de connaître les nouvelles avant les autres. Il s'exprimait vite, à voix basse, et les têtes se touchaient. Cela s'était passé sur le perron de l'Hôtel de Ville. Les municipaux venaient tout juste de décréter Mandat d'arrestation et de le remplacer par Santerre, le brasseur de la Bastille. La tuerie s'était faite en quelques instants : Mandat avait été happé par la foule. Malgré les supplications de son fils qui l'accompagnait, son corps avait été jeté dans la Seine. L'auditoire bourdonnait d'horreur ; la lèvre supérieure tremblante, le maire de Paris, qui se tenait à deux pas, tendait l'oreille. Certains parlaient de le retenir en otage. Ce furent les députés qui le tirèrent de là : ces messieurs de l'Assemblée commençaient à avoir du métier. Les finauds avaient prévu de débattre ce matin-là de « la traite des nègres ». Il avait suffi de convoquer le beau Pétion qui, justement, faisait partie de la Société des amis des Noirs... En ces heures incertaines, la salle du Manège était le dernier sanctuaire. Déjà le ministre de la Justice, Joly, proposait que l'on envoie une députation pour y ramener le roi et sa famille. Au train où allaient les choses, on ne ferait pas de vieux os. Le marquis du Torbeil se demandait où avaient bien pu disparaître Charles et Jean, ses deux beaux-frères.

« Le roi, voilà le roi ! » Les hommes s'étaient tus, position rectifiée, mains passées sur les revers. Il était cinq heures et demie. Louis XVI sortait de son cabinet pour passer en revue ses défenseurs. Il était gros et las. Il portait un habit violet, couleur de carême ; à son côté, une petite épée brinquebalait. On ne savait ce que serait ce jour, ou plutôt on ne le savait que trop. Le roi tenait son chapeau sous le bras. Ses cheveux étaient en désordre. Il était suivi de la reine, des enfants qu'on avait réveillés ; des dames aussi. On reconnaissait Mme Élisabeth, et la princesse de Lamballe, toute blanche.

– Que le roi a l'air bon ! dit un jeune officier de marine, la voix brisée.

Les yeux du prince brillèrent, sous les paupières lourdes.

– Eh bien, on dit qu'ils viennent. Je ne sais ce qu'ils veulent...
Je ne me séparerai pas des bons citoyens, ma cause est la leur...

La reine semblait elle aussi au bord des larmes.

– Sire, nous vous défendrons, murmuraient les gentilshommes. Il faudra que ces sacripants nous marchent sur le corps.

Les bourgeois de la garde nationale paraissaient ébranlés. Leurs drapeaux frissonnaient dans le matin d'été, semés de fleurs de lis en fils d'or, timbrés du buste du bon roi Henri, ou d'une grosse nation aux seins gonflés, ou bien des initiales de La Fayette, pas encore décousues. Le roi se promena dans les rangs. Certains visages lui étaient familiers. D'autres surgissaient d'un passé oublié, de Versailles peut-être. Il frôla du Torbeil sans faire attention à lui. Apercevant Précý à son côté, il s'exclama :

– Ah! fidèle Précý...

Il ne parvint pas à achever sa phrase.

La colonne s'était mise en marche à six heures. On suivait le quai rive gauche. Deux cent cinquante Marseillais du faubourg Saint-Marceau, emmenant un bon millier de sans-culottes. Avec le temps, Rambert Conche avait appris à les connaître. Le jeune avocat Barbaroux, et le pelletier Moisson, représentants de Marseille. L'agent de change Alexandre, commandant du bataillon des Gobelins. Fournier, qu'on appelait « l'Américain », car il avait été planteur aux Antilles. Cela faisait une semaine que tout ce monde était caserné aux Cordeliers, chez Chaumette et Momoro, à pied d'œuvre pour ainsi dire. Lorsqu'ils étaient arrivés derrière leurs deux canons, chantant à pleins poumons *Le Chant de guerre de l'armée du Rhin*, c'était pour rejoindre la frontière de l'Est, où l'on se battait contre les tyrans. « Allons enfants de la patri-i-e ! Le jour de gloère est... t-arrivé ! » Ils étaient rentrés dans Paris bien comme il faut, par Charenton, tambour battant et le drapeau en tête, un fort sur un rocher entouré de canons qui disait simplement : « Marseille. La liberté ou la mort. » Sur la hampe, un bonnet phrygien râpeux comme une crête de coq. Le peuple patriote avait dansé en leur honneur. La Cour et les royalistes les accusaient d'être des Barbaresques, des Maltais, des Génois, des Italiens, des Piémontais, des brigands, des sans aveu évadés de toutes les galères de Méditerranée. En réalité, ils venaient d'un peu

partout, de Marseille, bien sûr, mais aussi de Brest pour pas mal d'entre eux, et de toute la France où l'on trouvait un club. C'étaient des artisans, des petits-bourgeois dûment nantis de leur certificat de civisme. Rambert Conche, lui, arrivait du Mans. Il s'était joint à des Bretons qui avaient traversé sa ville. À l'origine, il était de Lyon, mais les hasards de la jeunesse l'avaient conduit dans le Maine. Sur la route, les malentendus, s'il en restait, s'étaient dissipés avec les lieues parcourues. Avant de rejoindre la frontière de l'Est, il fallait se débarrasser des traîtres. Les Parisiens avaient accueilli à bras ouverts leurs frères et amis. Au faubourg Saint-Antoine, Santerre, le brasseur patriote, avait généreusement ouvert sa bourse et sa futaille pour régaler les arrivants de bière et de cochon, en attendant mieux. Ces provinciaux étaient les rois de Paris. Ils rigolaient de leur bonne fortune et de l'Histoire qui les attirait dans ses draps blancs bien frais ; au fil des rues, on faisait la chasse aux cocardes de rubans : il fallait que la cocarde fût de laine. Au bout de deux jours, la ville chantait *La Marseillaise*, nouveau nom du *Chant de guerre*, tempo des plus vifs. Il n'était plus question de se borner à demander le retrait du veto. On avait très vite compris que les Marseillais n'étaient pas venus pour une simple promenade civique.

Du quai, rive gauche, on entendait la rumeur du faubourg Saint-Antoine, qui remontait la rue Saint-Honoré. Le menton dans l'épaule du fédéré de devant, Rambert Conche repensait aux joues roses des jeunes bourgeois qu'il avait rossés. La vie est drôle. Pourquoi avait-il choisi les ordres, à vingt ans, au lieu du négoce ? S'il n'avait pas eu ce désir de prêtraille, s'il n'avait pas croisé dans son collège ce beau disciple de Bérulle, peut-être serait-il aujourd'hui avec ceux d'en face, ni plus ni moins ? Son voisin lui murmura, l'air gourmand : « Alors citoyen, on va bouffer du fayettiste ? » Rambert souriait. Il était un heureux du monde, oui. Il passait ses nuits à

errer au hasard dans Paris, le poil noir et dru, le teint sombre. Quelques jours plus tôt, en compagnie de quelques autres, il avait participé à une échauffourée aux Champs-Élysées. Que s'était-il passé au juste ? Rambert avait entendu l'affaire racontée de mille façons, au point de n'être plus vraiment sûr d'en avoir été l'un des acteurs. Les gardes nationaux du bataillon des Filles-Saint-Thomas étaient en train de banqueter chez Dubertier, au *Jardin Royal*. Le peuple avait voulu leur faire crier « Vive la nation ! » Eux, crânes et saouls, de répondre des « Vive La Fayette ! », des « Vive le roi ! », des « Vive la reine ! » Alors la foule s'était baissée pour ramasser des cailloux, de la boue par poignées, et lancer le tout sur la table immaculée, les fleurs coupées, les beaux habits de beau drap. Les fayetistes s'étaient alors avisés de tirer leurs sabres ; voyant cela, la foule n'avait eu qu'à crier : « Marseille ! »

Les fédérés cassaient la croûte chez le concurrent d'en face. Les voilà qui sautent la palissade, Rambert en tête, et qui déboulent sur les gardes nationaux. Cliquetis d'acier, jurons, premier sang. Les habits bleus ne furent pas longs à prendre leurs jambes à leur cou, fuyant à perdre haleine en direction du Pont-Tournant. Rambert et les siens avaient eu le temps d'embrocher un agent de change et d'en blesser une quinzaine d'autres. Il paraîtrait que les princesses auraient soigné ces animaux-là de leurs douces mains, et que le tyran se serait plaint à l'Assemblée. Les suppôts de la tyrannie ne pesaient pas lourd, face au peuple. Que peut un poignard dérisoire devant une forêt de piques ? Le fédéré de devant avait un visage que Rambert avait remarqué dès le premier soir, chez Santerre. « C'est lui, le peuple », se disait-il en son for intérieur. Il avait le désir de s'y entrelacer comme un lierre.

Sur les talons, le roi avait tout un état-major : MM. de Boissieu et de Menou, maréchaux de camp, Maillardor et Bachman, officiers des gardes suisses, quelques fidèles aussi, Lajeard, ancien ministre de la Guerre, Sainte-Croix, M. le prince de Poix. Les dernières pièces de l'échiquier, pensa du Torbeil. Ni des chevaux ni même des fous, mais des pions. On se dirigeait à l'appel grondant des tambours. Dans les trois cours des Princes, des Tuileries et des Suisses, on battait aux champs. Quelqu'un cria : «Vive le roi!» La garde nationale : «Vive le roi!» Au premier étage, les gentilshommes étaient au spectacle. On pleurait de joie : «Ils ont crié vive le roi...» Personne n'avait voulu entendre le bataillon de la Croix-Rouge gueuler en écho : «Vive la nation!» Et puis, il y avait ces braves Suisses ! Qui avait oublié la journée de Réveillon, au printemps 89 ? Et le matin du 6 octobre ? Ils allaient remettre de l'ordre ! Deux nouveaux bataillons s'étaient présentés par les guichets, prétendument à la rescousse. Au milieu de quelques fusils, il y avait de nombreuses piques. Méfiant, Boissieu les fit passer sur la terrasse de l'eau. «Ce sont les derniers défenseurs, ou les premiers attaquants?» jeta Menou, spirituel. Quand ils aperçurent le roi, on les entendit s'époumoner à la grande grille : «Vive Pétion, vive la nation ! À bas le gros cochon !»

Lorsqu'il s'agissait d'aller de l'autre côté, la situation était encore plus tendue. C'étaient les bataillons des Filles-Saint-Thomas et des petits Pères qu'on avait placés là. Le roi voulait pousser jusqu'au Pont-Tournant, qui commandait la place Louis-XV, au bout du jardin. Mais les gardes nationaux se révélaient hostiles ; du premier étage, on pouvait les entendre gueuler : « À bas le veto ! À bas le traître ! » Ceux qui gardaient le pont étaient des bons, mais en repartant vers le Château, quelque chose clochait. Du Torbeil, qui suivait la scène à distance, avec les autres, murmura : « Ils ne sont plus tout seuls. » En effet, des inconnus avaient rejoint l'escorte du roi. Des terrasses, les quolibets continuaient à pleuvoir. Les rangs des défenseurs, déjà, s'effilocheaient. Contre les Suisses, plus imperturbables que jamais, la foule, qui grossissait depuis l'aube, n'était plus qu'un grand cri de rage.

À l'intérieur, les gentilshommes étaient livrés à eux-mêmes. Ils étaient traversés d'une angoisse. Lorsque les Suisses auront cédé, se persuadait du Torbeil, nous serons le dernier rempart. Autour de lui, il n'y avait qu'une vingtaine de gardes nationaux. Dans un coin, le maréchal de Mailly, Viomesnil et Puysegur achevaient de se mettre d'accord avec le ministre de la Guerre, d'Abancourt, sur la marche à suivre : si l'on défonçait les portes, il faudrait « repousser la force par la force » ; les grenadiers fidèles de la garde nationale tireraient les premiers, puis les volontaires mèneraient la charge. Les gentilshommes formeraient deux compagnies divisées chacune en trois pelotons : douze hommes de front, sur trois de hauteur. Les cent onze hommes de la première compagnie se posteraient dans la galerie des Carrache, à l'entrée des appartements de la reine. Ils seraient emmenés par le baron de Viomesnil, lieutenant général et cordon rouge, secondé du maréchal de camp d'Hervilly. La seconde compagnie

prendrait position dans l'Œil-de-Bœuf, qui commandait les appartements du roi. Elle serait sous les ordres de M. de Puységur, lieutenant général, secondé de M. de Pont-l'Abbé, maréchal de camp. Mais qui protégeait-on, au juste ? Au Château, il y avait la reine et ses suivantes les plus fidèles : les princesses de Lamballe et de Tarente, les marquises de la Roche-Aymon et de Tourzel. Cette dernière, gouvernante des Enfants de France, était accompagnée de sa fille Pauline et des sous-gouvernantes, Mmes de Mackau, de Souzy et de Villefort. De nombreux serviteurs étaient également présents, hommes et femmes aux noms ignorés, qui n'avaient pas cru devoir abandonner leur service.

En présence du roi, la reine à la crinière de lionne avait tenu à s'adresser aux gardes nationaux :

– Messieurs, tout ce que vous avez de plus cher, vos femmes, vos enfants, vos propriétés, tout dépend aujourd'hui de notre existence ; notre intérêt est commun.

Devinant les arrière-pensées de son auditoire, elle ajouta, à propos des gentilshommes :

– Vous ne devez pas avoir la moindre défiance de ces braves serviteurs qui partagent vos dangers, et vous défendront jusqu'à leur dernier soupir.

En réponse à ce discours, les gardes nationaux chargèrent leurs armes avec fermeté. Des gentilshommes leur prenaient les mains, on criait : « Vive la garde nationale ! » L'un des chefs de légion, Belair, avoua à la reine que ce parti d'hommes inconnus inquiétait les bataillons répartis dans les cours.

– Rien ne pourra nous séparer de ces messieurs, répondit la reine ; ce sont nos amis les plus fidèles. Ils partageront les dangers de la garde nationale ; ils vous obéiront. Mettez-les à l'embouchure du canon, ils vous feront voir comme on meurt pour son roi.

Puis l'attente reprit. Du Torbeil se dit qu'elle risquait de

durer toute la matinée. Dans la garde, il y avait des pétitions qui circulaient pour que l'on renvoie les fédérés à Marseille, et des bouteilles d'eau-de-vie aussi, auxquelles les Suisses faisaient honneur plus que de raison. Les délégations se succédaient. Cela venait de l'Hôtel de Ville, du département. Au bout d'un temps, le roi s'enferma avec Roederer, le procureur-syndic, en compagnie de la reine et des enfants royaux. Lorsqu'ils ressortirent, le roi avait l'air en paix, la reine était pâle. L'écharpe tricolore tendue en travers du plastron, Roederer se rengorgeait. Ceux des officiers qui connaissaient le roi devinèrent tout de suite qu'il avait décidé de céder : il irait à l'Assemblée. On ne se battrait pas.

Il y eut du mouvement. Le maréchal fit mine de rameuter ses troupes pour former une carapace.

– Bonté divine ! répétait Mme Élisabeth.

Roederer et les hommes du département se récrièrent, clamant que cette escorte allait faire tuer le roi. Louis XVI ne voulut point les contredire. Les mains se tendaient.

– Nous reviendrons bientôt, promit la reine.

À ce moment-là, l'Enfant fit un pas vers les hommes aux visages graves, jusqu'à toucher l'habit du maréchal de Mailly. Il dit :

– Restez, papa et maman vous l'ordonnent et, moi, je vous en prie.

Les yeux brillèrent. Roederer, qui croyait avoir emporté le morceau pour les girondins, poussa un discret soupir de soulagement. La famille royale descendit lentement les marches, entourée de Suisses et de gardes nationaux. En haut de l'escalier, les défenseurs s'étaient massés, en silence.

Jean de Pierrebelle demanda le nom du président de section. C'était le jacobin Bonjour, ci-devant commis de la marine. La foule était en train d'amener les prisonniers. Jean aperçut tout de suite son frère. Le visage rouge, Charles n'en menait pas large. Le premier à comparaître fut un homme de trente ans. L'assemblée poussait des cris d'oiseau : son habit était si bien coupé ! La giberne cirée, le sabre, que brandissait un assesseur, astiqué comme un miroir. Un bel homme, ce qui ne gâtait rien. « C'est Suleau ! » Suleau, le beau Suleau, journaliste aux *Actes des Apôtres*, bien connu pour ses pamphlets. Un sourire crispé sur les lèvres, il agitait devant les yeux de Bonjour un document : ordre d'aller au Château. « C'est un faux, cela, ne voyez-vous pas ? » criait la foule au président qui souriait aussi, l'œil allumé. « Il arrive de Coblenz ! » Dans la cour de l'ancien couvent, la foule ne cessait d'affluer. Une grande femme rameutait du monde. Arborant un coupe-chou en bandoulière, elle était vêtue en amazone, aux couleurs de la garde nationale. Théroigne – ainsi l'appelaient ses amis – passa sa tête empanachée à travers la porte et cria d'une voix forte :

– Citoyens, allons-nous laisser ces monstres avides de sang, ces aristocrates tachés du sang de nos frères, allons-nous les laisser nous égorger à notre tour ? Je vous le demande ? Vengeance ! Vengeance pour le peuple ! Citoyens, livrez-nous les prisonniers, sans plus attendre !

Le petit troupeau tremblait au fond de la salle. Suleau, qui savait que Théroigne n'en avait que pour lui, proposa d'y aller seul, et joignit le geste à la parole. L'amour a parfois ses cruautés. Dehors, près de deux cents gardes nationaux étaient rassemblés. Lorsque la foule voulut prendre livraison de Suleau, certains firent mine de s'interposer. D'un geste, Bonjour leur ordonna de ne pas bouger. À l'intérieur, c'était au tour de l'abbé Bouyon. Pas un inconnu : il avait eu la faiblesse de faire jouer des pièces qui n'avaient point marché. Sans lui laisser le temps de répondre à ses juges, on chercha à l'empoigner. L'abbé était un colosse, les lèvres charnues, le sourcil épais ; il ne se laissa pas faire. Surtout, ne pas sortir, rester à l'intérieur, tenir un peu, quelques minutes. L'infortuné attrapait tout ce qui lui passait sous la main pour les repousser, les battre. Comme le local de la section était étroit, ils eurent du mal à le tirer dehors. Il y eut des moments où les lutteurs s'immobilisaient, avant de repartir de plus belle. Ils dansaient. Dans ces instants brefs, victimes et bourreaux se regardaient, yeux dans les yeux. S'admiraient presque. L'abbé dramaturge finit par céder sous le nombre. On le hérissa de piques. Il n'avait jamais donné meilleur spectacle aux Parisiens, qui en tremblaient d'excitation et de rage.

Le suivant fut reconnu comme garde du roi. Il s'appelait Solminiac. Pour ne pas subir le sort de l'abbé Bouyon, il se défendit comme un beau diable. Cela ne servit qu'à prolonger son supplice : les justiciers lui tailladèrent les doigts un à un, afin de lui faire lâcher les armes dont il cherchait à se saisir. Au même moment, d'autres lui perçaient lentement le flanc. Tandis que se déroulaient ces faits, Jean de Pierrebelle jouait des coudes au milieu d'une mer démontée. La foule bouillonnait. Il aurait voulu se rapprocher de son frère, la vague d'épaules et de nuques luisantes l'avait transformé en fétu. La gorge sèche, il était réduit à l'impuissance.

Dépouillé de son bonnet de grenadier, Suleau se tenait face

au peuple, pas plus avancé qu'au début. Théroigne faisait de l'humour. Elle demanda, l'air faraud :

– Où est l'abbé Suleau ?

Puis l'empoigna par le collet. D'autres lui emboîtèrent le pas, on traîna le journaliste vers la sortie, vers sa mort. Il se débattit. Dans un sursaut de désespoir, il se saisit d'un sabre, se fit jour. Au moment où il allait transpercer Théroigne, on parvint à lui arracher l'arme. Happé par le tourbillon, il fut immédiatement taillé en pièces. Ensuite ce fut le tour de Du Vigier, celui qu'on appelait « le beau Vigier », un garde du corps comme Solminiac, presque aussi bien fait que Suleau, et raffiné avec ça. Pendant plus d'un quart d'heure, il batailla avec l'énergie du désespoir pour échapper à son supplice, en vain. Quatre autres victimes suivirent. On racontait aussi que des prisonniers avaient profité de la confusion pour s'enfuir. Tout le temps que dura cette sorte de fête, Jean, paralysé, fut incapable de faire un geste. Lorsque les cadavres furent transportés jusqu'à la place Vendôme, il se joignit au cortège à la façon d'un somnambule. Ce n'est que là qu'il aperçut le corps de Charles. Ils avaient dû le massacrer à l'intérieur. La foule pluma les cadavres et les décapita comme des perdreaux, puis mit les têtes au bout de piques plantées entre les pavés.

Les fédérés arrivaient donc, et avec eux le peuple des faubourgs. La journée serait chaude. Il était huit heures lorsque l'avant-garde commença à franchir le pont Royal et les guichets du Carrousel. À leur tête, un homme d'allure martiale, monté sur un hongre bai-brun plutôt efflanqué. C'était un Alsacien nommé Westermann. Les troupes de ce patriote évoluaient avec un sens de la discipline qui surprenait. Rambert jouissait de la rigidité des sabres, de l'élancement des piques, prêtes à percer les culs sous les habits. Il contemplait les culottes décousues, les rayures tricolores, les corps sculptés par les travaux, les molleses domptées. En rêve, il y posait ses lèvres. Alignés en rang, les gendarmes à cheval, admiratifs, les regardaient aussi se mettre en place. De l'autre côté des grilles, des gardes nationaux interpellaient les fédérés :

– Le roi n'est plus là, il est à l'Assemblée! C'est plus la peine! Rentrez chez vous!

Les canons alignés devant la façade ne disaient rien de bon aux assaillants. Par-dessus tout, ceux-ci craignaient d'être trahis. Il y eut un flottement. La place du Carrousel continuait à se remplir et les nouveaux venus pressaient leurs devanciers pour se donner de l'air. Maintenant, c'était une mer qui montait. Dans tout Paris, cent mille hommes marchaient sur les Tuileries. Rambert Conche pensa que le moment était venu. Pour la première fois depuis son arrivée, il prit la parole :

– Nous sommes perdus si nous ne saisissons pas ce moment pour déjouer les complots de la Cour.

Au milieu du brouhaha et des atteroiements, cette sentence fouetta les sangs.

– Il a raison ! cria quelqu'un. Vive la nation !

Le cri fut repris par des milliers de gosiers, et les chapeaux s'envolèrent.

Alors, l'Alsacien fit volter son cheval noir. Il avait le commandement guttural. En quelques ordres brefs, il déploya ses hommes sur le Carrousel, en équerre. On aurait dit des Prussiens à la parade. La manœuvre eut pour premier effet de provoquer le repli des gendarmes à cheval, en direction du Palais-Royal. Le geste était prometteur. Si leurs chefs les avaient retirés, c'était bien qu'ils ne devaient pas être très sûrs d'eux. Un Avignonnais jurait ses grands dieux que quelques-uns avaient crié «Vive la nation !» en écho aux attaquants. Ils n'interviendront pas, se dit Rambert Conche. En revanche, on apercevait des uniformes rouges aux fenêtres de l'hôtel de Brionne, qui fermait le Carrousel et servait de casernement aux Suisses. La foule se tourna vers eux : «Criez "Vive la nation !"» Sans un mot, les soldats se retirèrent des ouvertures. Les cris fusaient. Les insultes pleuvaient. À neuf heures, Westermann s'avança vers les gardes. Il demanda que l'on ouvrît les grilles au peuple.

Au Château, on avait compris que l'affrontement était inévitable. Les grenadiers suisses étaient alignés tout au long de la galerie des Carrache ; les deux cent neuf gentilshommes du maréchal de Mailly formaient une autre ligne avec les serviteurs, qui étaient une centaine. Enfin, les grenadiers nationaux complétaient le dispositif par une troisième rangée. Entre ces détachements, les officiers circulaient. La garde nationale donnait des inquiétudes. Ses effectifs avaient fondu. Comme prévu, les canonniers furent les premiers à faire défection. Du Torbeil les avait entendus pester contre ces tenants de l'ancien monde qui paraissaient à la promenade, et dont on se demandait à quoi ils pourraient bien servir.

– Encore des chasseurs de gloriole ! avait lâché un limonadier.

– Ils sont là pour nous surveiller !

– Des chiens de garde, oui, dit un autre.

– Avec les Suisses de l'autre côté, nous voilà bien ! Et puis voilà qu'il commence à faire faim. Je mangerais bien un petit morceau.

Et les gardes nationaux d'achever de se disperser. De leur côté, les Suisses s'étaient assombris, plus très sûrs de comprendre le sens de toute cette farandole. Ils n'étaient plus que sept cents maintenant, éparpillés sur vingt postes différents, de la galerie du Louvre à l'hôtel de Brionne. Et puis les

officiers, qui ne revenaient pas. Avec son état-major, Bachman avait suivi le roi à l'Assemblée. Les gibernes étaient vides, ou presque : soixante cartouches, et quinze de plus dans les poches. Pas assez pour soutenir un siège contre cette marée humaine. Les fédérés, eux, avaient accès aux arsenaux. Ils ne manquaient ni de fusils ni de munitions, ils avaient même des canons ! Pour des soldats de métier, étrange situation que d'avoir à refouler des émeutiers qui bénéficiaient du soutien implicite de tous les pouvoirs, Commune, Assemblée... Et celui qu'ils avaient pour mission de défendre, le roi, ne se trouvait déjà plus au milieu d'eux.

Avec les gentilshommes, au premier étage, Louis du Torbeil ne perdait pas une miette du spectacle. La foule secouait les grilles. Un groupe d'hommes avait cassé la fenêtre de la loge du portier et réussi à pénétrer dans la cour des Tuileries ; face à ce flot, les derniers gardes nationaux n'en menaient pas large et les officiers ne savaient comment réagir. Les Marseillais marchaient en tête, non sans hardiesse. Ils couraient vers le pavillon de l'Horloge. Rien ne semblait pouvoir les arrêter. La demie de neuf heures n'avait pas encore sonné qu'éclatait le premier vrai coup de feu de la bataille : l'un des attaquants avait été touché. Lâchant son pistolet, il s'était écroulé au bas des marches. Un chef marseillais, à ce qu'on disait. À l'extérieur, l'officier sans-culotte au cheval bai-brun repositionnait ses troupes au milieu de la cour. On braqua les six canons sur la façade. « À bas les Suisses ! hurlait la foule, rendez les armes ! » On tendait le poing, on agitait les sabres, mais nul ne s'avisait de bouger.

En haut de l'escalier des Princes, les Suisses et les gardes nationaux effectuaient de grands gestes, et les plus optimistes parmi les sans-culottes voulaient y voir une volonté de fraterniser. En allemand, le cheval noir leur demanda de se rendre.

Au bas de l'escalier, dans le vestibule, les sentinelles demeuraient impavides. Elles ne répondirent pas. Elles ne sourcilèrent pas non plus lorsque une douzaine de sans-culottes firent mine de s'approcher au ras de leurs moustaches ; et, lorsque cinq d'entre elles furent attrapées par leurs habits avec des piques à crochet, il était trop tard pour bouger. Dans les rires, les soldats furent dépouillés du sabre, du fusil, de la giberne ; après ces préliminaires, la foule se rua à l'intérieur pour les massacrer à coups de masse.

Apprenant le sort de leurs hommes, les officiers suisses du poste, Turler et Castelberg, mirent leurs soldats en bataille et commandèrent le feu en direction des marches et du peron qui faisaient face à la porte de la chapelle. Au même moment, les canons fédérés tiraient leurs premiers boulets vers les fenêtres, sans atteindre leur cible. Plusieurs insurgés furent tués par les tirs des Suisses. Moisson, le chef marseillais, comptait au nombre des blessés ; l'irruption soudaine de la mort fit naître la panique. La plupart des assaillants refluèrent vers le Carrousel, repassant la porte Royale. D'autres avaient préféré se jeter au sol. Ils faisaient semblant d'être morts, ou tentaient de ramper le long des murs. La cour des Tuileries était semée de débris épars, sabres perdus, tricornes envolés, tambours crevés. Officier énergique, le capitaine Turler emmena cent vingt de ses Suisses opérer une sortie. La contre-attaque permit la récupération de deux canons abandonnés ; mais les soldats rouges ne possédaient ni les mèches ni les épinglettes qui auraient permis de les faire fonctionner. Derrière une guérite, une quinzaine d'assaillants s'étaient réfugiés. Turler ordonna :

– Laissez filer !

À la porte de la cour Royale, le capitaine positionna soixante hommes en bataillon carré. Alors que les factieux tentaient de se réorganiser au Carrousel, il déclencha un feu

roulant, renforcé par des coups de fusil venus de l'intérieur du Château. Cette averse de balles permit de nettoyer complètement la place. Les Suisses n'avaient à déplorer qu'un seul tué. Du côté marseillais, en revanche, ils avaient été nombreux à rester sur le carreau.

Au Château, la confusion régnait toujours. Dans la galerie, les gardes nationaux ne savaient quel parti prendre. Côté Manège, les nouvelles étaient alarmantes. On venait d'apprendre qu'une sortie des hommes de Salis avait tourné court. Fauchés par des tirs venus de la terrasse des Feuillants, trente Suisses jonchaient le chemin. Mais, sur le palier de l'escalier des Princes, leur drapeau restait déployé. Un des gentilshommes, sabre au poing, s'exclama alors :

– Allons messieurs, du courage, voici l'instant décisif.

Quelques Suisses et une partie des fidèles s'élançèrent derrière lui pour tenter une nouvelle sortie ; par l'escalier, ils se dirigèrent jusqu'à la grille du jardin. Puis ils battirent en retraite vers la porte des Princes et la porte Royale. Au pied des colonnes du péristyle, on avait déposé sur des chaises deux officiers suisses blessés. L'un d'eux essayait d'éponger une méchante plaie à l'épaule. Rouge sur rouge, elle ruisselait sur son habit couleur de sang. Un autre, bouche ouverte, semblait avoir perdu connaissance et tournait son visage vers le ciel.

Il était maintenant dix heures. Les gentilshommes n'avaient presque pas été engagés. Dépourvus d'armes de combat, ils attendaient, indécis, dans les appartements. Du Torbeil discutait à voix basse avec trois jeunes gens, le chevalier de Beaumont d'Autichamp (une tête brûlée) le chevalier Charette (un marin, le menton en galoche) et le marquis de La Rochejaquelein (blond comme un Anglais, doux comme une fille). Du Torbeil avait bien connu son père, l'ancien commandant du Royal-Pologne cavalerie.

– Vous n’étiez pas là, en février, il y a un an? Il paraît que ceux qui se trouvaient auprès du roi ont dû sortir entre deux rangées de gardes nationaux, sous les insultes.

– Y avait-il vraiment un plan pour faire évader le roi?

– On a prétendu que les armoires avaient été remplies de couteaux...

– Croyez-vous que nous allons mourir? demanda Charette, d’une voix rêveuse.

– Je veux bien me faire massacrer, mais qu’au moins cela serve à quelque chose, dit d’Autichamp.

– Et l’honneur, qu’en faites-vous? fit La Rochejaquelein.

– Tout est perdu. Il nous faut maintenant trouver un moyen de sortir de la nasse. Sinon, je vous promets que nous serons égorgés avant longtemps, répondit du Torbeil.

– Sauve qui peut? Et ces braves Suisses, alors? Allons-nous les abandonner? insistait La Rochejaquelein.

– Pensez-vous! Les autres n’attendent qu’un bon vieux drapeau blanc. Ce n’est pourtant pas cela qui manque, dit Charette.

– Je ne sais ce qu’ils attendent, mais je vous promets que celui qui s’avisera de me mettre la main au collet entendra de près le chant de ces oiseaux-là.

D’Autichamp agitait devant les yeux de ses camarades une paire de pistolets.

– Savez-vous comment ils nous appellent? ajouta-t-il. Les chevaliers du poignard!

Dans une des cours du Louvre, Rambert reprenait son souffle. Il observait la gendarmerie à cheval qui stationnait juste à côté. Son rôle, précisément, aurait dû être de charger l'émeute. Les lourds cavaliers en étaient à cet instant où la panique arrache tout sur son passage : la crosse des armes brûle, les camarades ne sont plus des camarades, l'uniforme devient une peau qui s'écaille. Depuis le matin, la troupe n'obéissait plus aux chefs. Lors de la sortie des Suisses du capitaine Turler, la maréchaussée montée s'était crue attaquée par ceux qui n'étaient que des fuyards. Ils avaient brutalement pris la fuite, éperonnant leurs chevaux.

– Lâches que vous êtes, criait un officier, si vous ne voulez que courir, allez aux Champs-Élysées, vous aurez de la place !

Rambert songea à s'assurer de l'homme, mais trois gardes nationaux ralliés le mirent à terre pour mieux l'assommer. Fasciné, Rambert regardait ces coups qui pleuvaient, la perruque devenue grotesque, le catogan qui se teintait de sang. Au début, l'officier de gendarmerie avait tâtonné sur les pavés, cherchant son sabre, puis ses mains s'étaient repliées sur sa tête. Il ne criait plus maintenant, allongé sur le ventre. Immobile, il avait la nuque plus rase qu'un lapin. Le flot des fuyards n'était pas endigué. La rue du Coq et les transversales étaient trop étroites. Il y avait des blessés, des morts, par étouffement surtout, foulés aux pieds par la bête humaine emballée.

Les gendarmes qui ne pouvaient s'enfuir, pour ne pas être écharpés, mettaient leur chapeau sur leur épée et criaient : «Vive la nation ! » Ils se joignaient au mouvement, comme le bataillon des Capucines et celui des voitures de la Cour. Pour le Château, la victoire ne pouvait être que de courte durée. Les Suisses avaient perdu beaucoup de monde ; ils étaient presque à court de munitions. En face, côté insurgés, la ville déversait des renforts par paquets.

Lorsque Louis du Torbeil et quelques autres arrivèrent pour leur prêter main-forte, les hommes de Salis tentaient d'enclouer les canons qu'ils avaient rapportés de l'Assemblée avec les baguettes de leurs fusils. La tâche n'était pas simple et la fièvre régnait. Les Suisses dégageaient un parfum de sueur, de tabac et d'eau-de-vie, mais aussi quelque chose de plus secret et de plus moite. Derrière leurs moustaches, ils proféraient des blasphèmes en haut bernois. On entendit quelqu'un crier :

– Messieurs, de la part du roi, j'en ai l'ordre, à l'Assemblée nationale !

C'était le maréchal de camp d'Hervilly, un revenant. Il se penchait à la terrasse du jardin :

– Avec vos canons !

Les Suisses n'avaient d'autres munitions que les cartouches et la poudre de leurs fusils ; en guise d'amorce, ils voulaient tordre des épingles à cheveux ; l'un d'eux allait même de groupe en groupe, demandant des bretelles pour tirer. Turler finit par se résigner à l'abandon des pièces ; il prit la tête d'une troupe d'une centaine de Suisses, auxquels s'ajoutaient quelques gardes nationaux ; d'une fenêtre où il s'était embusqué, Louis du Torbeil les regarda partir. On aurait dit des naufragés dans la tempête, croyant assurer leur salut en s'entassant sur des canots. Très vite, ils eurent à subir un feu

nourri venu de la terrasse et surtout du café *Hottot*, transformé en casemate ou, pour mieux dire, en baraque de tir aux pipes. Dans cette course, trente hommes tombèrent. Les rescapés faisaient le gros dos, sans riposter. Ils en étaient à leurs dernières cartouches.

Au Carrousel, c'était l'ordalie. La place n'était pas restée dégagée longtemps. Les fuyards s'étaient ressaisis et la bataille avait repris. Par la rue Saint-Nicaise, par la rue de l'Échelle, par la rue des Orties, Rambert Conche apercevait de nouvelles troupes fédérées qui débouchaient, forêt de piques aux trois couleurs de la raison émancipatrice, tractant des canons neufs dans un bruit de tonnerre. Sabre brandi au-dessus de lui, il se retourna vers les hommes qui déboulaient, puis s'élança en sifflant. Les canonniers avaient repris le pilonnage du Château, mais la plupart des boulets se perdaient dans les combles. La foule avait découvert de nouvelles brèches. Elle s'infiltrait maintenant par la porte du Manège et par celle du pont Royal. Les occupants du Château s'efforçaient de la contenir en tirant des fenêtres, mais elle gagnait du terrain de minute en minute. Rambert était environné par les balles. Il sentit une légère brûlure au bras, comme un coup de fouet, regarda un instant ses doigts, le sang qui coulait ; puis, en un geste de théâtre, il brandit son poing. À la vue de la peau rougie, ses compagnons se mirent à pousser des cris féroces. Des Suisses, au nombre de quatre-vingts, s'étaient repliés sur le grand escalier du pavillon de l'Horloge, où se trouvait leur drapeau. Pendant vingt minutes, la bataille se mua en pluie de balles, décharges en feu de file pour commencer, puis feu de billebaude. L'épais nuage de poudre mit un peu de temps à

se dissiper. On aperçut d'abord, toujours en place mais vides, les chaises où avaient été assis les officiers blessés. Puis les cadavres. Les quatre-vingts étaient tous morts. En face, sous le péristyle, quatre cents insurgés baignaient dans leur sang. Tous ces défunts ne représentaient qu'un fêtu dans la marée humaine. Rambert avait jeté son gilet, et ne portait plus que sa chemise, dont la manche déchirée était imbibée de sang. Tête la première, il se précipita dans le ventre du Château. Autour de lui, le peuple s'engouffrait à gros bouillons par l'escalier et se livrait au massacre de ce qui bougeait encore. Les Suisses paraissaient pris de folie ; ils ne cherchaient plus à se défendre, mais à fuir, coûte que coûte. À ne pas mourir. Dans les étages, face à la mâchoire de piques et de sabres qui s'approchait, certains suppliaient à genoux qu'on les épargne. Impitoyables et furieux, les sans-culottes les saisissaient par le collet, les tiraient vers les hautes fenêtres à moitié défoncées, et les jetaient vivants dans le vide, à la une, à la deux. Dans cette meute à la curée, on comptait de nombreux gardes nationaux qui le matin même avaient présenté les armes aux côtés de ceux qu'ils taillaient en pièces. Le Château devenait le théâtre d'une gigantesque chasse à l'homme. C'était à qui dénicherait le gibier dans les cachettes les plus improbables ; il fallait parcourir les corridors, fouiller les caves, les combles, les écuries, la sacristie, les placards de la reine, les loges du théâtre de Servandoni. Quand quelqu'un trouvait un Suisse, il commençait à le découper et la foule se ruait sur lui pour avoir sa part de viande. Dix-sept fuyards s'étaient enfermés dans la chapelle. Pendant l'affrontement, ils n'avaient guère eu l'occasion de tirer. On les laissa poser leurs armes. «Vive la nation !» s'exclamèrent-ils d'une seule voix, devant un mur de visages silencieux et de corps soufflant. Puis on les massacra jusqu'au dernier. Rambert Conche avait transformé une des manches de sa chemise en pansement. Il flottait dans tout le quartier une odeur caractéristique de poudre, de

sang, ce parfum de la peur aussi, qui est un mélange de sueur froide et d'excrément. Un autre gros parti de soldats rouges, cent hommes environ, voulut filer par la cour de Marsan. Ils furent submergés rue de l'Échelle : quatre-vingts périrent à cet endroit. La foule mit leurs corps au pillage, et ils restèrent entassés là pendant quarante-huit heures à faisander, nus et châtrés comme des chapons. Les survivants avaient réussi à s'engouffrer dans des maisons et à s'y cacher.

Rambert Conche avait le sentiment que plus rien ne résistait. Le coffre-fort était forcé. Il comprenait l'ivresse qu'avaient dû ressentir les premiers Barbares, lorsque l'Empire romain, dans ses ultimes retranchements, était tombé à la renverse. À la porte des appartements de la reine, avec Fournier l'Américain, ils n'avaient rencontré qu'un serviteur tremblant qui agitait les bras ; une pique vint transpercer cet épouvantail au-dessous du menton. Lorsque la serrure céda, son corps n'avait pas encore fini de glisser sur le sol. Mais alors, quel spectacle ! Tous les volets fermés. La pièce éclairée par une forêt de bougies, disposées çà et là, sur des girandoles. D'un ton de commandement, une créature d'allure martiale haranguait Fournier et Conche :

– Messieurs, vous n'avez là que de faibles femmes. Je vous supplie, au nom de l'humanité la plus élémentaire, de nous laisser sortir.

Large de stature, la Minerve à moustache ne paraissait pas plus impressionnée que cela par le peuple vengeur. De son corps bien charpenté, elle faisait rempart à une jeune fille. Les deux patriotes gardèrent le silence. Quelqu'un murmura à Rambert :

– C'est la ci-devant princesse de Tarente.

Fournier l'Américain, qui commandait, fit signe qu'on les laissât passer.

Au moment où la dernière fusillade avait éclaté, du Torbeil et les deux cents se trouvaient dans la salle des gardes de la reine. Pendant une demi-heure, ils avaient hésité sur la conduite à tenir. Puis ils avaient décidé de rejoindre le roi à l'Assemblée, avec les Suisses et la vingtaine de gardes nationaux qui se trouvaient là. En tout – les Suisses étaient près de trois cents – cela faisait une troupe de cinq cents personnes. Pour sortir dans le jardin, il fallut briser la grille de la reine ; le passage étroit ainsi dégagé offrait un excellent point de mire aux sectionnaires agglutinés à la grille du pont Royal, éloignée d'à peine une trentaine de pas. Dans leurs vestes garance, les Suisses formaient des cibles idéales. Ils tombaient comme des mouches, et à chaque réussite un « Aaah ! » de jubilation jaillissait des milliers de gosiers qui servaient de chœur à la scène. Peu de gentilshommes furent tués. Il y eut Castéja, Clermont d'Amboise, ci-devant cordon bleu ; le baron de Viomesnil, commandant en second, reçut une balle dans la cuisse. Du Torbeil et un des soldats le saisirent chacun sous un bras et l'entraînèrent sous les arbres. Cette fois, c'étaient les gardes nationaux du poste qui se mêlaient de tirer le Suisse. Les malheureux s'enfuyaient en tous sens. Pour aller plus vite, ils se délestaient de leur fournement. Au pont Royal, au Pont-Tournant, des canons se mirent de la partie. Un fédéré marseillais qui avait réussi à entrer dans le

jardin prétendit arrêter les fuyards à lui tout seul. « Halte, on ne passe pas ! » s'écria-t-il. Avant de succomber, il eut le temps de tuer deux hommes. Il était midi et le sauve-qui-peut était général, à qui rejoindrait soit l'Assemblée, soit les Champs-Élysées par le Pont-Tournant. Après avoir descendu l'escalier du cul-de-sac de l'Orangerie, du Torbeil et ses compagnons espéraient rejoindre le boulevard par la rue Saint-Florentin. Avec quelques gentilshommes et cinq Suisses, le marquis escortait toujours Viomesnil, dont la cuisse mal pansée d'un mouchoir crasseux continuait à pisser le sang. On entendait une cavalcade qui se rapprochait, des inconnus qui se hélaient. C'était à qui tuerait ou capturerait le plus de Suisses.

– Entrons là-dedans, messieurs, ordonna-t-il en passant le coin de la rue Saint-Florentin. Du doigt, il indiquait l'ancien hôtel de l'Infantado où logeait l'ambassadeur de Venise.

– Ouvrez, pour l'amour de Dieu ! cria un des soldats, tambourinant du bout de sa crosse.

La porte s'ouvrit pour laisser passer le crâne dégarni du vieux portier de la Sérénissime.

– Qui va là ?

– D'infortunés amis de ton maître ! lança Viomesnil d'une voix de sépulcre.

La petite troupe s'engouffra sous la porte cochère. Cette dernière à peine refermée, verrou poussé, on entendit des hommes qui passaient dans la rue au pas de course ; puis, quelques secondes plus tard, une clameur sanguinaire.

Jean de Pierrebelle avait erré toute la journée. Son air hagard, ses vêtements tachés et froissés le rendaient pareil à n'importe lequel de ces milliers de sans-culottes qui couraient en tous sens depuis le matin. Il s'était laissé porter par le flux et le reflux, empoignant parfois la pique que lui tendait une main anonyme. Pendant un certain temps, il avait ruminé jusqu'à l'obsession l'idée de recouvrir de son foulard la tête ou le corps de Charles. Mais qu'aurait-il pu faire ? Il avait voulu s'enfuir, se cacher, aller boire ou se cogner le crâne contre les murs. De la terrasse des Feuillants où se massait la foule, les yeux encore exorbités par le spectacle de son frère mort, il avait assisté à l'arrivée de la famille royale. Au début, la vue était bouchée par trois rangées de tireurs qui espéraient « moucher un Suisse ». Il ne put apercevoir qu'une cohue d'uniformes bleus et rouges, qui avançaient en colonne à travers le jardin. « Plus de tyran ! » cria une femme à côté de lui. Jean voulait voir le roi. Il remarqua d'abord un large chapeau à plume, coincé sous le bras d'un garde national. Puis il distingua un gros homme violet, impassible et soufflant, qui s'était coiffé d'un tricorne à plumet tricolore, accordé aux uniformes bleus des gardes nationaux, afin de ne pas faire cible. Louis XVI et son escorte approchaient de la terrasse. La foule ne voulait pas libérer l'escalier. À ceux qui arrivaient du Château, il fallut de longues négociations pour obtenir de

ce rempart qu'il daigne s'ouvrir. Le cerbère était un certain Rochet, révélé par les journées précédentes, ancien soldat mal rasé, l'haleine putride. La bouille fendue d'un sourire bonasse, il traitait le roi comme un compère de foire. « Plus de tyrans ! La mort ! La mort ! » braillait-on derrière lui. Le roi restait très poli. Les grenadiers durcissaient leurs visages, brandissant haut leurs fusils à baïonnette. Après qu'on l'eut flattée, la foule accepta de laisser passer le roi, mais sans ses gardes du corps. Seuls trois gentilshommes, dont le gouverneur de Fontainebleau, Montmorin, que Jean de Pierrebelle connaissait, et deux dames, ainsi qu'un officier municipal, parvinrent à escalader les marches dans le sillage de la famille royale. Par deux fois, le roi fut couché en joue. Le Dauphin se trouvait dans les bras de sa mère, mais Rochet, par une étrange idée, le lui arracha et se mit à le brandir, comme un curé le saint sacrement. À cette condition seulement, la foule accepta de laisser passer Marie-Antoinette. L'enfant, stoïque, endurait l'étreinte et la mauvaise haleine. Pendant toute la scène, et malgré les bourrades de ses voisins qui voulaient jouir du spectacle, Jean n'avait pas bougé. Ce fut un ruban tricolore, par terre, qui le tira de son apathie. On y avait inscrit ce libelle :

Louis, tu dis que le peuple est méchant, vois Louis, comme tu mens !

La foule commençait à se disperser. Les yeux de Jean s'arrêtèrent sur une autre figure enfantine : Louis-Charles, le petit dévoreur de poulet. Il était en train de se hausser sur la pointe des pieds, cherchant à apercevoir des princes qui avaient déjà disparu. Jean venait de voir Louis XVI pour la première fois. Il ôta son foulard et l'accrocha au cou du garçon, qui se laissa faire, bouche bée, avant de s'enfuir. De toute évidence, il n'avait pas reconnu son bienfaiteur du cabaret, tombé de la lune.

Plus tard, Jean de Pierrebelle suivit la foule en direction du Château, où le pillage battait son plein. On aurait dit une fourmilière. De la cave au grenier, ils enfonçaient toutes les portes avec la curiosité vorace d'écoliers qui forcent la malle à joujoux. Les vols étaient prohibés. Ceux qui mettaient la main sur des objets d'or ou d'argent prenaient le chemin de l'Assemblée, portant leurs trésors à bout de bras, ostensiblement, avant de les déposer sous le bureau du président. Le mobilier n'excitait pas la même compassion. On arrachait les bronzes. Les commodes étaient désossées avec soin, puis jetées par les fenêtres. Les papiers, répandus des secrétaires fracassés, se mélangeaient à l'humus. Du sang, il y en avait partout. Jean avait croisé dans l'escalier un groupe de piquiers qui brandissaient des têtes fraîchement coupées. Le liquide sombre ruisselait. Alors que Jean arrivait à leur hauteur, une bousculade fit que le rouge d'une des hampes vint lui mouiller la joue.

– Te voilà baptisé, citoyen ! lui jeta un des sans-culottes en riant.

Marqué de ce signe, le jeune homme continua son ascension. On se hâtait vers les petits appartements. Avec des éclats de rire et des trémoussements, des portefaix se roulaient dans les édredons. Par les fenêtres, il neigeait de la plume d'oie. Dans la chambre du lit, seuls les tableaux avaient été respectés, ce qui leur conférait un rayonnement étrange : *La Mélancolie*, de Domenico Fetti, livide, retranchée du monde, les yeux perdus dans sa tête de mort. La frénésie était devenue générale. On pillait les écuries de la garde à cheval, les logements des serviteurs. Bourreaux et victimes effectuaient une danse macabre ; tout devait passer au fil des piques et des sabres, huissiers de la chambre, garçons, Suisses des portes, et jusqu'aux simples hommes de peine. « Viens que je te fasse un baiser Lamourette ! » Le sang éclaboussait les murs, les

cadavres flottaient sur de larges mares écarlates qui s'écoulaient lentement sur les marbres des sols. À peine égorgés, les cadavres étaient dévêtus ; puis les femmes s'approchaient en grognant des plaisanteries, ou alors en silence, comme on lie la botte aux champs, leur arrachaient le sexe et les testicules. Tout était permis, dans ce carnaval d'août. Un comédien, connu sur le boulevard pour avoir massacré quelques rôles de tyrans, se poulérait avec affectation du sang d'un Suisse. Chacun voulait couper son bout de corps ; quand on n'avait pas eu les honneurs de la tête, il fallait se contenter d'un morceau moins noble que l'on brandissait ensuite à la promenade, comme un trophée. On déclarait en rigolant que la chair des Cantons n'était pas si mauvaise que cela, finalement. La viande des Grisons ! Une fumée noire et âcre entrait par les fenêtres et obscurcissait les esprits. C'étaient les lits des Suisses qui brûlaient, en tas sur le Carrousel. Ils avaient été jetés par les fenêtres de l'hôtel de Brionne. Dans l'espoir d'une bonne fortune, une foule d'errants, de va-nu-pieds privés de pique, d'enfants vagabonds, s'étaient engouffrés sur les talons des Marseillais. On les voyait s'acharner sur les placards, les poignées de portes, les tentures. Mais les consignes étaient strictes. Les pillards devaient être exécutés sur-le-champ. Toute la journée, on tua ces visiteurs des bas-fonds par dizaines, comme des rats. À la différence des soldats, on ne leur avait pas arraché leurs haillons. Parmi eux, Jean de Pierrebelle ne reconnut pas l'enfant seulement à son foulard rouge, mais aussi à ses cheveux d'herbe sèche. Son corps vint s'ajouter au monceau pourrissant des dépouilles des Suisses, dont sept cent cinquante étaient morts en une matinée.

Lorsque Jean de Pierrebelle commença à reprendre ses esprits, le sang des vaincus avait eu le temps de cailler sur son front. Il résolut de rejoindre une maison amie, dans le quartier de la Croix-Rouge. Passé sur l'autre rive, il fut saisi

par le calme environnant. Avec ses jardins, ses clôtures de noisetiers, le noble faubourg paraissait enveloppé dans la tiédeur bienfaisante de l'été. Jean songeait à son enfance, à l'allée des tilleuls au mois de juin, d'où s'écoulait un miel poisseux. Au nid d'abeilles, qui chaque année revenait à la vie, dans une cheminée des communs. Au loin, on entendait des tirs sporadiques et des cris : « Illuminez ! Vive les sans-culottes ! Cassez les vitres ! » Des bandes, fourbues et joyeuses, revenaient vers le faubourg Saint-Marceau. Soudain, Jean de Pierrebelle se retourna. Dans une vision de fin du monde, il aperçut l'incendie de l'hôtel de Brionne, les Tuileries, et la barrière que dévoraient lentement les flammes.

II

Dans la maison de soie

C'était l'heure où la campagne se laisse envahir par le soir, docile et douce. Les nuages prennent une teinte marine, gris baleine. Les troupeaux immobiles forment des taches indéfinies et claires dans les prés. D'un bout à l'autre du firmament, les derniers oiseaux, pigeons ou corbeaux, fuient devant l'arrivée de la nuit. La tête à la portière, Jean de Pierrebelle contemplant les ormes qui oscillaient sous le vent, se succédant avec la régularité de sentinelles autour d'un enclos. Plus tôt dans la journée, il y avait eu de l'orage. L'air, le grand air, bien qu'un peu humide, lui faisait du bien ; une odeur de cuir et de sueur imprégnait l'intérieur de la voiture de poste. Il se sentait le corps douloureux, comme à la fin d'un rêve. À un certain moment, dans les voyages, les passagers ont épuisé tous les sujets de conversations, du moins ceux que l'on peut aborder d'une voix enjouée. Garder la parole, ce serait montrer son cœur et son corps, sa tête chenue, des cicatrices peut-être. Personne, à cet instant, ne s'y sentait prêt.

La voiture de poste était de celles qu'on appelle « turgotine » : un modèle plus très récent, portant le nom d'un défunt ministre du ci-devant roi. Une dizaine de passagers s'y étaient entassés, de l'impériale au coupé, dans l'habitacle et sur le toit. Jean observait ses compagnons. Depuis le départ, cahin-caha, il avait eu l'occasion de les passer en revue : un marchand de

tissu et de boutons, un fermier venu de la Drôme, le fils muet de celui-ci, deux vieilles demoiselles en bonnet de dentelle, aux joues ridées et poilues, un capitaine de la garde nationale qui tirait sur sa pipe et s'efforçait de rejeter la fumée par la fenêtre, sans y parvenir tout à fait ; une jeune femme, en compagnie de sa petite fille et d'une servante, qui cheminait depuis Paris. Avait-elle été, dans une autre vie, une dame de qualité ? À côté d'elle, un individu maigre, vêtu d'une veste carmagnole, se tenait dans l'encoignure... Lui avait eu le temps de raconter son histoire. Il se disait jacobin. En juillet, il avait entendu dire que les Marseillais entonnaient *Le Chant de guerre de l'armée du Rhin*, et il les avait rejoints. À une certaine onction qui contrastait avec la rudesse d'une peau hérissée de poils noirs, à certaines expressions choisies, il n'était pas difficile de deviner qu'il avait dû porter la soutane. Les ci-devant clercs n'étaient pas rares qui s'étaient découvert pour leurs prêches de meilleures tribunes que la chaire des églises. Sans s'appesantir sur les détails, l'homme avait fait comprendre à la petite assemblée qu'il s'était trouvé aux premières loges, à Paris. Sans doute s'était-il mesuré aux Suisses et aux « chevaliers du poignard ». Coiffée d'un chapeau de feutre et vêtue d'une robe à rayures, la jeune femme assistait au goûter de sa fillette, que la servante nourrissait de biscuits sortis d'une boîte en fer-blanc. Les nerfs irrités par la moiteur de l'air, les demoiselles surveillaient l'opération d'un air soupçonneux. Elles paraissaient guetter la moindre incartade de l'enfant. À la première indocilité, elles auraient été prêtes à manifester leur réprobation, mais, depuis Paris, la petite fille avait été sage. Nichée entre le fichu de la gouvernante et la robe de soie maternelle, on aurait dit un chaton : ses yeux en amande brillaient par intermittence, d'un sombre éclat. Plongeant dans les basques de son habit, Jean palpa son passeport. Il se demandait encore comment il avait fait pour obtenir ce précieux talisman sans éveiller de soupçons.

Une certaine façon de passer inaperçu, encore une fois ? La diligence faisait gicler vers le ciel une eau boueuse ; en cette saison des orages, les grandes flaques ne manquaient pas. À la moindre secousse, la carcasse grinçait. Derrière son hublot englué de poussière, le cocher demeurait invisible, mais on sentait sa présence, bien carrée sur le siège matelassé. L'homme était enveloppé dans un long manteau qui fumait sous la pluie. Il faisait claquer son fouet, lourd et rond, le manche noirci de crasse.

Pour aller de Paris à Lyon en poste, il faut compter quatre jours. Nemours, Montargis, La Charité-sur-Loire. À l'entrée des villages ou sur les places, devant les églises, les arbres de la liberté sont ornés de bouquets de blé. On y a épinglé des cocardes, les devises de la nation, les rêves d'un peuple. De tout le pays, des volontaires affluaient vers la frontière de l'Est. La turgotine en croisait souvent sur la grand-route. Lorsqu'elle arrivait à leur hauteur, elle ralentissait, par une sorte de déférence : il y avait toujours une recrue pour s'agripper à la portière et jeter un coup d'œil à l'intérieur. Le capitaine se rapprochait alors de l'ouverture, affichant son uniforme de garde national, et s'écriait : « Vive la nation ! » sans lui laisser le temps de dire son mot. Les acolytes, dehors, qui marchaient souvent depuis le matin, reprenaient en chœur : « Vive la nation ! » Pour ne pas être en reste, l'inquisiteur du marchepied y allait aussi de son « Vive la nation ! », et les deux parties reprenaient leur chemin, chacune de son côté, très contentes les unes des autres.

À cause de l'obscurité, la voiture allait lentement. De temps à autre, un des chevaux hennissait. Le capitaine était un homme à bonnes fortunes. Il ne savait pas résister au plaisir de raconter ses conquêtes. À Nantes, il avait eu pour maîtresse une Africaine qui était forte comme un arbre. Du temps où il

était maquignon, il avait connu des modistes, des femmes de prévôts, et même des dames de qualité. Il avait eu des relations avec une hétaïre mystérieuse qui lui donnait des rendez-vous dans une maison au fond d'un verger. Elle portait des robes de taffetas et un parfum musqué. Pourquoi se refusait-elle à laisser voir son visage? Sans doute une ci-devant marquise, soucieuse de ménager sa réputation? «À moins, lâcha le suave jacobin, qu'elle ne fût toute grêlée de vérole...» Et maintenant? Maintenant, le capitaine vivait retiré dans les environs de Lyon. «Avec deux servantes seulement», précisait-il, l'œil pétillant, la bouffarde au coin des lèvres.

Ce genre d'aparté laissait de marbre les demoiselles Bourgneuf. À Nevers, elles habitaient une vieille maison du quartier des Fayenciers, non loin de la cathédrale Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte. Oh! ce sont de petites maisons fragiles, aux toits abrupts, avec des jardins étroits. S'y hausse parfois du col, au printemps, un cerisier à chevelure de neige. Au mois de juin, les demoiselles Bourgneuf préparaient deux ou trois clafoutis, puis plongeaient le restant des fruits dans de l'eau-de-vie. Il y avait à Nevers des honnêtes gens qui raffolaient de ces friandises. Petit nez au milieu d'un visage de fromage blanc, contours mal définis, gros sourcils, les deux sœurs se ressemblaient. Leur père avait eu du bien. Clamecy, vous connaissez? Une petite ferme, des bois, un étang. C'était un homme à galons de feutre, à canne, à besicles. Au cabinet de lecture, il faisait la pluie et le beau temps. Au point que M. le duc de Nivernois – pardon, le citoyen Mancini-Nivernois –, qui avait eu du goût pour lui, n'hésitait pas à le faire mander pour profiter de sa conversation. S'il avait vécu un peu plus longtemps, le père Bourgneuf aurait pu jouer un rôle, dans cette révolution... Il avait établi ses filles dans la demeure familiale, à Nevers, tandis que le frère cadet relevait l'héritage d'un oncle de Lyon. C'était justement pour

retrouver la fabrique de ce négociant que les demoiselles avaient acheté leur passage.

Depuis le départ, Jean se sentait épié par le jacobin. Il avait mal au cœur. Alors qu'il voulait mourir, il lui fallait jouer les indifférents. Et puis, il avait l'impression d'avoir déjà croisé cette tête. Un peu plus tôt dans l'après-midi, la diligence s'était arrêtée en rase campagne, le temps d'effectuer une réparation. Jean avait offert son bras à la citoyenne en robe de soie. Il s'était avancé avec elle sur le chemin jauni. Exalté par sa propre hardiesse, peut-être aussi par la bienveillance de la jeune femme, il lui avait parlé de son pays, le Forez. Il lui avait récité les premières lignes de *L'Astrée*, le roman d'Honoré d'Urfé qu'il connaissait par cœur, pour les avoir souvent entendu lire par sa mère :

Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forez, qui en sa petite-terre contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules, car étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur...

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire. Il y avait en elle une souplesse élancée qui plaisait à Jean. Elle le questionna sur le but de son voyage.

– Je vais chez un ami, à Lyon. Un parent plutôt, un cousin. Il est négociant en soie. Nous nous sommes connus au collège...

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je doute que vous le connaissiez. Il se nomme Irénée Conche... Et vous, madame ?

– Moi ? J'espère retrouver un homme qui compte beaucoup

pour moi. Depuis quelque temps, tout est bouleversé, n'est-ce pas ?

La femme de chambre suivait, tenant la petite fille par la main. L'enfant sautillait, s'amusant des papillons qui volaient autour d'elle. L'enfance et la vieillesse escortaient la robe à rayures et le sombre habit. Armé d'une branche, Jean décapitait des fleurs de carotte. Un peu plus tard, il se mit à faire la course avec la petite. La jeune mère patientait en massant doucement ses chevilles.

– Il est bien discret, ce jeune citoyen... déclara le jacobin à la cantonade, lorsqu'ils remontèrent dans la turgotine.

Le capitaine voulut dire quelque chose puis, se ravisant, cracha par la portière. Le jacobin souriait de son air de prêtre ayant avalé la clé du confessionnal.

– Quelque peine de cœur ?

– Il doit y avoir derrière cela quelque jolie Lyonnaise... renchérit le marchand de boutons.

– Les Lyonnaises ? De sacrées juments, vous pouvez m'en croire ! s'écria le capitaine.

– Pardonnez-moi. Nous avons eu un décès dans la famille, fit Jean, qui n'avait rien trouvé de mieux à répondre.

Les deux demoiselles se raclèrent la gorge, tandis que le fermier de la Drôme jetait à son fils des regards inquiets. Le fermier s'appelait Michaud et il était patriote. La preuve ? Il possédait une cocarde. Pour ne pas la perdre, il l'avait glissée dans son portefeuille de cuir fauve. Cela se perd vite, une cocarde, et l'on n'en trouve pas toujours dans la province. Il n'avait pas participé aux journées qui avaient provoqué la chute du roi. Attention ! il soutenait le mouvement. Seulement, avec un fils comme le sien, qui ne pipait mot, il n'avait pas une seconde pour se consacrer à la politique. C'était son fils unique, voyez-vous. Comment voulez-vous qu'il s'en sorte, à la ferme ? René-Claude, son fils s'appelait René-Claude.